

PRÉVENTION, DROITS, MÉMOIRE

## VERS UN AVENIR PLUS GAY ?

Trente ans qu'on les prend au mot. Depuis qu'ils ont été frappés de plein fouet par le sida, on ne peut plus dire homo sans penser à séropo... Si l'amalgame lasse, une réalité s'impose. Le dernier BEH\* se fait l'écho de « *progrès à accomplir pour améliorer la prévention chez les hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes* ». Un euphémisme : un tiers a eu au moins un rapport anal non protégé au cours de l'année, et la moitié, plus de dix partenaires. La faute à qui ? Aux associations qui, à force de rabâcher, ont relâché l'action préventive ? Au milieu gay adepte du sérotriage préférant un séropo ami que dans son lit ? Aux jeunes qui oublient les leçons de l'épidémie ? Coupables hier d'avoir transmis le virus, voilà les gays responsables aujourd'hui de menacer la famille avec le mariage pour tous. Ils sont partout ! Pourtant, jamais la société n'a semblé aussi encline à les accepter ; et si les gays se contaminent, ils sont aussi ceux qui se protègent le plus. A la génération trithérapie de ne pas se tromper de priorité : prévention, accès aux droits et mémoire sont les liens inextricables d'un même combat collectif. L'unique transmission possible. ■

Dominique Thiéry

\* Bulletin épidémiologique hebdomadaire n°46-47, 1<sup>er</sup> décembre 2012

COMMUNAUTÉ

# QUELLE PRÉVENTION DANS LES ASSOCIATIONS LGBT ?

Alors que les nouvelles contaminations ne baissent pas chez les homosexuels, les associations LGBT parlent-elles encore suffisamment du VIH et de la prévention ?



MONTAGE © PRESSCODE

Leurs présentoirs sont bien fournis en documentation sur le VIH et les IST et la poussière ne s'y accumule pas. Des affiches des associations de lutte contre le sida tapissent les murs et capotes et gel sont régulièrement pris d'assaut par les usagers. Mais force est de constater que bien souvent, dans les associations LGBT, la prévention reste cantonnée à ces quelques éléments. Depuis plusieurs années, la mobilisation du milieu LGBT s'est un peu amoindrie autour du VIH-sida. Certaines associations diront que leur rôle n'est pas celui d'une association de lutte contre le sida. D'où parfois ce sentiment d'exclusion, voire de discrimination. « *Il y a encore de la sérophobie dans certaines associations LGBT*, avoue Florent, coprésident du MAG, association LGBT parisienne réunissant des jeunes âgés de 15 à 26 ans. *Cela ressemble presque à ce qu'ont connu les homos il y a 20 ans !* » Au MAG, on soutient surtout les jeunes gays victimes d'homophobie. Concernant le VIH, Florent admet qu'ils sont peu ou mal informés. Et que les messages de prévention passent mal à force d'être rabâchés : « *Ils savent qu'il faut mettre la capote mais ne savent plus pourquoi. Beaucoup ne se protègent pas lors d'une fellation* ». Mais l'association persévère. « *Nous avons régulièrement des sex-talks sans tabous où nous glissons des éléments techniques et préventifs de manière ludique* », indique Florent. Le MAG les incite aussi à se faire dépister et n'hésite pas à les accompagner dans les CDAG (centres de dépistage anonymes et gratuits) pour les soutenir au cours de sessions « *dépistogayther* ». Florent reconnaît

que la maladie reste un tabou et qu'en dehors des quelques témoignages d'homosexuels séropositifs un peu plus âgés qui les ont « *particulièrement marqués* », les discussions sur le VIH sont rares.

## Un terrain à réinvestir

L'arrivée des trithérapies et une meilleure prise en charge ont certainement rendu la maladie moins visible, moins parlante. Du coup, certaines associations LGBT se sentent moins concernées. Leurs préoccupations sont souvent ailleurs : convivialité, loisirs, lutte contre l'homophobie et pour les droits. Des activités propres à sortir du contexte de la maladie et à se décoller l'étiquette VIH-sida, trop souvent associée à l'homosexualité. Situé au cœur du quartier du Marais à Paris, le Centre LGBT Paris Ile-de-France revendique ce côté convivial. Mais face aux chiffres inquiétants des nouvelles contaminations au sein de la communauté homosexuelle, le Centre cherche à se recentrer sur la santé et la prévention. Son nouveau coprésident, Jean-Charles Colin, reconnaît que le Centre a perdu ces derniers temps de sa « *mission fondatrice* » autour de la santé et de la prévention gay. Depuis deux ans, de moins en moins de gays poussent la porte pour parler en privé de leur santé ou de la maladie. Sans que curieusement, l'administration du Centre en tire des conclusions. Le coprésident avance que face à des difficultés financières, « *la priorité était à la survie puis à la consolidation du centre* », ce qui a « *pris le pas sur le développement de projets de santé plus inno-*

vants, plus proches des nouveaux besoins». Ce lieu de convivialité a essuyé de nombreuses critiques sous la présidence de Christine Le Doaré. La nouvelle présidence assume ce qui a été fait mais veut désormais se recentrer. «*Nous allons rebooster notre pôle santé en gardant à dessein cet aspect convivial*, promet Jean-Charles Colin. *Notre credo, c'est un peu: "Parlons de la santé joyeusement!"*» Noé Testa, qui vient de reprendre en charge le pôle santé, affiche sa volonté de redevenir «*un acteur de terrain de la prévention*». Un partenariat est en cours avec Aides pour faire des tests de dépistage rapide (Trod) dans les locaux du centre LGBT. «*Nous allons aussi réinvestir les lieux de drague comme les Tuileries*, indique-t-il. *Et nous avons organisé fin novembre, avec Hervé Latapie, les états généraux de la prévention gay.*» (voir interview ci-contre)

### Se rassurer en communauté

Un manque de visibilité, et le peu d'écoute pour des sujets sur lesquels les associations LGBT ont perdu du terrain, amènent parfois les homos séropositifs à se tourner vers des associations dont les membres partagent la même expérience de la maladie. Cela a été le cas d'Eric et de Patterson, qui ont préféré rejoindre les Jeunes séropotes Paris, une association «*volontairement non activiste mais conviviale*» regroupant une centaine de gays séropositifs de 25 à 48 ans, et dont ils sont les deux coprésidents. Plusieurs fois par mois, ils se retrouvent lors d'Apéropotes où chacun est libre de venir pour sortir de l'isolement, partager avec d'autres son vécu de la séropositivité, ses craintes et ses espoirs, sans jamais être jugé. «*La force de notre association, c'est de rester à l'échelle humaine*, revendique Patterson. *Certains arrivent à l'association en ayant peur de leur maladie. Mais en voyant d'autres gays séropos, ils se rendent compte qu'ils ne sont pas seuls.*» Les discussions sur la sexualité et la maladie se font plus précises au cours de «soirées Tupperware», des soirées réunissant tous les mois une dizaine de séropotes chez l'un des membres. Les débats sont choisis d'avance mais les problèmes liés à la sexualité et à la prévention arrivent naturellement. L'association a eu l'occasion d'y inviter le Dr Michel Ohayon, directeur du centre de santé sexuelle le 190, lors d'une soirée «*Tout ce que tu n'as jamais osé demander à ton médecin*». Le succès était au rendez-vous. «*C'est vrai que nous ne sommes pas des médecins ou des psys*, note Eric. *Mais en se soutenant tous ainsi dans la communauté, on atteint des personnes qui n'iront pas forcément voir des médecins ou une association.*» ■

Olivier Donnars

## TROIS QUESTIONS À



### HERVÉ LATAPIE

AUTEUR DE L'ESSAI "GÉNÉRATION TRITHÉRAPIE"<sup>(1)</sup>, IL VIENT DE LANCER LE COLLECTIF "PARLONS Q: LE SEXE GAY DANS TOUTS SES ÉTATS"<sup>(2)</sup>

## “Revenons à une prévention décomplexée”

**Votre collectif est ouvert à « tous les individus qui veulent se bouger le cul » autour de la prévention. Quel en est l'objectif ?**

L'idée est de remettre la prévention au cœur de ce qui intéresse le plus les gays: le cul! Nous voulons aborder sans tabou tous les aspects de la sexualité des gays, leurs pratiques sexuelles, leurs modes de vie, leurs manières de se rencontrer, pour imaginer ensemble une prévention qui leur parle. Nous sommes pour le moment une trentaine de gays séropos et séronégs de tous âges voulant remobiliser les associations LGBT autour de cette question de la prévention chez les gays.

**Vous pensez que les associations LGBT avaient déserté ce terrain-là ?**

Depuis des années, les associations LGBT répondaient surtout à la qualité de vie des gays, à la lutte pour leurs droits. Toutes les questions liées à la sexualité et à la prévention étaient évacuées pour se détacher du sida. Le Tasp<sup>(3)</sup> a aussi un peu banalisé la maladie et les associations se sont reposées dessus. Mais aujourd'hui, constatant la reprise des contaminations chez les gays, elles se remobilisent. Le centre LGBT l'a bien compris car son pôle santé se recentre sur la prévention.

**Quelles discussions voulez-vous remettre au goût du jour ?**

Nous souhaitons remettre l'accent sur les moyens concrets de pratiquer du safe sexe. Avec l'aide de l'Inpes<sup>(4)</sup>, un groupe de travail organisera au centre LGBT un cycle de conférences-débats et une foire aux questions sur le préservatif. Nous organiserons aussi des "talk-chauds", des ateliers comme "Comment sucer?" pour parler des risques liés à la fellation ou autour du porno, en association avec Pink TV et des producteurs de pornos gays. Chacun pourra venir avec ses idées, ses doutes, ses compétences pour revenir à une vraie prévention de terrain. ■

Propos recueillis par O.D.

(1) Génération trithérapie, Hervé Latapie, éd. Le Gueuloir.

(2) [www.facebook.com/GaysparlonsQ](http://www.facebook.com/GaysparlonsQ)

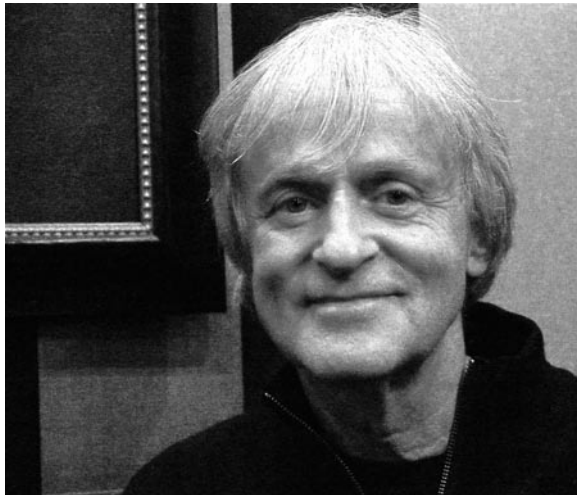
(3) Traitement comme prévention.

(4) Institut national de prévention et d'éducation pour la santé.

## INTERVIEW

DAVE

## “La norme, ça m'emmerde !”



© DOMINIQUE THIÉRY

**En France, la dépénalisation de l'homosexualité a eu lieu au moment de l'arrivée du VIH. Comment avez-vous traversé cette période ?**

L'écrivain Dominique Fernandez a une analyse très juste : après mai 68, l'homosexualité a fait trois pas en avant, c'était la mode d'essayer, puis avec l'arrivée du sida, quatre pas en arrière car c'était une maladie de pédés... Tout à coup, on redevenait des pestiférés dangereux pour la santé publique. Lorsqu'un homo en rencontrait un autre, il osait à peine lui demander comment ça allait ! Je me demande si nous n'avions pas pressenti le drame du sida et si, par instinct, nous ne nous sommes pas goinfrés de plaisir avant que le malheur ne s'abatte sur nous.

**Le sida a fauché votre génération, vous avez réussi à passer entre les gouttes...**

80 % de mes amis sont morts du sida. De notre bande, il ne reste que Patrick et moi... Nous avons eu la chance d'entendre parler de cette maladie en Californie avant que cela ne touche la France. Deux copains homos héroïnomanes en étaient morts. Quand on a compris qu'il y avait danger, Patrick et moi avons stoppé toute sexualité avec d'autres. Il y a eu une période de flottement où nous aurions pu être contaminés... C'était écrit que nous allions y échapper. L'amour avec Patrick est le plus grand mystère de ma vie. Grâce au sida, on s'est retrouvé sexuellement... Deux papy qui couchent encore ensemble !

**La société a-t-elle oublié les homosexuels décimés par le VIH ?**

Je ne sais pas... La déchéance d'être chers crée des images à vie. Oublier serait un affront à tous ceux qui ne sont plus là. Aujourd'hui encore, on n'a pas le droit de dire que Thierry Le Luron est mort du sida : c'est un mensonge de jésuite ! Il faut parler des morts pour faire peur aux jeu-

« Vous n'êtes pas séropo ?... Pourvu que ça dure ! » lance-t-il, un brin provocateur. Vif et volubile, à 68 ans, dont 47 passées en France, hors de sa Hollande natale, le chanteur se raconte, libre et drôle, dans une troisième bio<sup>(1)</sup>, oubliant s'il avait tout dit... Qu'importe. Après avoir flirté avec la mort suite à un double pontage en 2011, une résonance particulière se dégage au fil des pages. De ses années lumière, quand Vanina enflammait les *dance floors*, aux années noires lorsque ses amis devenus ombres mourraient du sida, peuplant sa mémoire d'un cimetière resté vivace. Ce « beatnik » voyageur solitaire, amoureux depuis 41 ans de Patrick, son parolier, éclaire l'époque de sa différence singulière. Allons donc faire un tour du côté de chez Dave...

nes qui banalisent les trithérapies... Pour eux, je suis une espèce de Tino Rossi, ils se moquent de ce que je peux leur dire, mais j'ai la responsabilité de le faire.

**Auriez-vous aimé vous engager davantage contre le sida ?**

Je n'ai jamais refusé de participer à une opération contre le sida. Quand je chante par exemple à Amsterdam pour soutenir la lutte, je réponds à une demande. J'agis selon ce qui m'arrive. Lorsque mon ami Guy Bonnardot que je voyais trois à quatre fois par semaine à l'hôpital Saint-Antoine est mort, j'aurais dû continuer à y aller car les couloirs étaient pleins de gens seuls. Je ne l'ai pas fait... En revanche, ce que je vis ouvertement peut aider. Quand un jeune pédé vient me parler de ses problèmes, je suis à l'écoute. On doit beaucoup aux militants d'Act up qui s'invitaient à la télé ou enfilaient un préservatif géant sur l'Obélisque de la Concorde, ils mettaient les politiques face à leurs responsabilités. Ces opérations coup-de-poing ont fait progresser la lutte contre le sida et l'homophobie.

**Vous avez déclaré au *Parisien*<sup>(2)</sup> être contre le mariage gay...**

Avec Patrick, nous sommes pacsés. J'ai longtemps été inquiet pour son confort, j'ai consulté notaire et avocat : si je meurs avant lui, je suis content de savoir qu'on ne le mettra pas dehors. Les homos ont le Pacs, pourquoi vouloir le mariage ? La norme, ça m'emmerde ! Mais je vais me laisser convaincre malgré ma répulsion innée de vieux beatnik qui s'est toujours foutu du mariage... car pas question d'être du côté des réacs ! ■

Propos recueillis par Dominique Thiéry

(1) J'irais bien refaire un tour, Dave, éd. Michel Lafon, 16,95 euros.

(2) Le Parisien, 13 novembre 2012.



PARIS

# MARAIS BASSE SUR LA PRÉVENTION ?

**F**inie la grande époque des volontaires de Pin'Aides qui investissaient les lieux gays parisiens tissant un lien unique, préventif, social et identitaire d'une communauté frappée la première par le sida. Finie aussi la permanence interassociative au sein de la galerie d'Art "Au-dessous du Volcan"<sup>(1)</sup> au cœur du Marais, où l'on pouvait obtenir des préservatifs, des brochures d'information et parler en tête-à-tête à des bénévoles, médecins ou psychologues... En sept ans d'existence, 35 000 personnes ont été accueillies. Des interruptions surprenantes au vu des chiffres dévoilés en 2009 par l'enquête Prevagay<sup>(2)</sup>. Menée par l'Institut de veille sanitaire et le Sneg<sup>(3)</sup> d'avril à juin 2009 dans des lieux de consommation LGBT à Paris, auprès de HSH (hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes), elle avait pour objectif d'estimer le nombre d'hommes gays séropositifs au VIH et hépatites B et C. Sur 917 participants, 17,7 % se sont révélés séropositifs, dont un sur cinq ignorait son statut sérologique, principalement les plus jeunes. 26 % avaient eu plus de 50 partenaires en un an et un sur deux au moins une pénétration anale non protégée. Face à ce bilan inquiétant, certaines associations n'ont pas voulu baisser les bras.

## Le Marais en plein marasme ?

« Notre mission de prévention avait toute sa raison d'être, on s'est dit qu'on avait du taf ! Il fallait réinventer la sensibilisation des gays face à la recrudescence du VIH », raconte Sébastien Quéveau, 34 ans, bénévole depuis dix ans à Solidarité sida. Il y a trois ans, l'association investit le Marais et organise une maraude, un samedi par mois de 20 heures à 23 heures, avec trois binômes qui vont à la rencontre des clients des bars, quadrillant le quartier de la rue des Archives à la Verrière en passant par la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie. Munis d'une manière façon ouvreurs de cinéma, ils distribuent préservatifs, gel et brochures. « Au début, j'étais gêné d'aborder les gens aussi directement, mais ils étaient ravis d'échanger et d'avoir des capotes et du lubrifiant gratis ! Dans le Marais, on peut parler librement de cul. C'est une population qui connaît bien les risques. » Sans pour autant reconnaître en avoir pris... « Ils nous confient des accidents de capote, mais jamais ils n'avouent ne pas se protéger. Ils ont certainement honte de le dire à des militants de la prévention », ana-

Avec 18 % d'homosexuels séropositifs, prévalence digne de certains pays du Sud, le milieu gay parisien semble pâtir du manque d'actions de prévention. Pourquoi un tel retour en arrière après avoir payé un si lourd tribut au sida ? Enquête dans le quartier du Marais.



LPLT / WIKIMEDIA COMMONS

lyse Sébastien. Les établissements gays voient d'un bon œil que l'associatif se remobilise sur le préventif en jachère depuis plusieurs années dans le quartier. Une façon d'associer aussi leur image à la protection de leur clientèle. « Je suis frappé de rencontrer autant de personnes séropositives. Elles nous disent que ça leur fait du bien de voir qu'on se bat contre leur maladie, c'est touchant. » Ce qui l'est moins est la sérophobie latente émanant d'une partie de la communauté homo. « Les mecs n'hésitent pas à demander au partenaire potentiel s'il est clean ou pas clean. La personne séropositive a du mal à trouver sa place dans les lieux festifs. On l'accepte à sa table, mais pas dans son lit », déplore Sébastien.

## Un quartier montré du doigt

Le Kiosque infos sida, qui intervient également dans le Marais, critique la stigmatisation d'un quartier au vu d'une situation nationale. « Le Marais offre une ►

(1) « Au-dessous du volcan » a été fermée en 2007 faute de financements.

(2) L'enquête Prevagay est disponible sur [www.prevagay.fr](http://www.prevagay.fr)

(3) Syndicat national des entreprises gaies.

► *concentration importante de lieux de convivialité, mais la réalité est la même dans n'importe quel établissement gay de province», rappelle Nicolas Derche, son responsable. Un constat que partage Didier Les-trade dans la revue *Minorités*: «Les homosexuels veulent croire que la sexualité du Marais n'a pas de conséquence épidémiologique hors de Paris. Ce qui se passe rue Sainte-Croix de la Bretonnerie ne les*

*concerne pas. [...] C'est mal connaître le fonctionnement des épidémies. Les chiffres de Prevagay montrent bien que l'épidémie du sida atteint un plateau partout en France, sauf chez les gays, où elle persiste à augmenter. Et ça, c'est un fait qui touche tous les gays, qu'ils soient dans le Marais ou à Perpignan.»*

Si les gays refusent que le VIH soit un marqueur identitaire, ils restent néanmoins ceux qui utilisent le plus les préservatifs. «*Mais face à une telle prévalence et la difficulté à maintenir la même vigilance tout au long de sa vie, il faut reconnaître les prises de risques», et, plaide Nicolas, accompagner les HSH dans l'appropriation des outils de prévention combinée, comportementaux et bio-médicaux. Une autre difficulté des actions de prévention est de savoir cibler les minorités dans la communauté.*



## FAP en danger ?

On les appelle les «FAP», les «filles à pédés», bonnes copines en mal de mecs dont tous les potes sont homos. Mais en 2013, les FAP nouvelle génération sont amies et aussi amantes ! Et plus nombreuses qu'on ne croit... Hannah est une brillante et belle journaliste de 32 ans qui, il y a un an, s'est séparée de son petit ami après sept ans de relation et a retrouvé l'amour avec... son meilleur ami gay, Hugo. «*En huit ans d'amitié, nous avons toujours été fusionnels, notre entourage disait qu'on finirait ensemble ! Nous avons développé des sentiments amoureux avant même d'être en couple.*» Un revirement de situation pour elle, un changement de bord pour lui, enfin presque. «*Hugo avait déjà couché avec une fille, mais ce sont les garçons qui l'attirent. Je ne me sens pas menacée, je les vois comme son hobby. Et je n'ai jamais fait aussi bien l'amour !*» Le couple a néanmoins passé un pacte. Si Hannah autorise les aventures masculines à Hugo, elles doivent être protégées. «*Il ne doit prendre aucun risque qui puisse nuire à notre santé. C'est la capote, même pour la fellation. Les règles établies, je me pose moins de questions.*» S'il la rassure sur sa fidélité, Hannah a ressenti pour la première fois de sa vie le besoin de faire un test de dépistage du VIH cet été. «*Je pressentais qu'il y avait davantage de risques avec un garçon homo dont la sexualité est souvent plus active et changeante.*» Le test négatif, ils franchissent un pas de plus dans la relation en arrêtant de mettre des préservatifs. Amis, ils ont fréquenté des boîtes où Hugo avait rencontré des garçons ; amants, ils n'excluent pas de faire un plan à trois... «*C'est un jeu fantasmé, je ne suis pas sûre d'être prête.*» Si Hannah a perdu son meilleur ami, elle s'amuse à dire qu'elle a gagné un mari pédé, «*un être hybride*» rien que pour elle ! Prudence étant mère de sûreté, elle envisage de refaire un test, dans quelques mois. ■ D.T.

## LES JEUNES QUI NE SE PROTÈGENT PAS ONT SURTOUT UN PROBLÈME D'ESTIME DE SOI. VULNÉRABLES DANS UN QUARTIER TRÈS SEXUALISÉ, ILS NE SAVENT PAS TOUJOURS DIRE NON...

«*Les jeunes qui ne se protègent pas ont surtout un problème d'estime d'eux-mêmes. Vulnérables dans un quartier très sexualisé, ils ne savent pas toujours dire non... Notre rôle est de leur faire prendre conscience des réalités et les inciter à se faire dépister*», explique Sébastien.

Maintenir la prévention en l'associant davantage avec le soin, accueillir le public, l'accompagner et le dépister pour faire baisser la charge virale communautaire, tel est l'enjeu de santé publique d'un quartier symbole meurtri par l'épidémie. Mais avec quels moyens ? Si les financements ne baissent pas, ils n'augmentent pas non plus... «*Nous devons combattre l'épidémie avec détermination*, assure le maire de Paris, Bertrand Delanoë. *L'adoption des tests rapides à orientation diagnostique constitue une mesure emblématique de la lutte contre le sida à Paris. Le centre médico-social du Figuier et le Kiosque info sida situés au cœur du Marais proposent ces tests dont les résultats sont disponibles en quelques minutes.*»

Les militants craignent cependant que la prévention ne soit pas une priorité de financement tant il est difficile d'évaluer l'impact des campagnes sur les comportements individuels. ■

Dominique Thiéry

PORTRAIT

ARNAUD

## “Faire le deuil de la séronégativité”

Arnaud<sup>(1)</sup> a vingt-cinq ans. Il vit à Marseille et a appris sa séropositivité en juillet dernier. Il a été détecté en primo-infection à la suite de l'apparition de taches rouges sur son corps. La dermatologue pense à la syphilis, lui assure qu'il ne peut pas s'agir du VIH, mais Arnaud, « pas né de la dernière pluie », demande un test complet. Le résultat tombe : positif au VIH. « Tout s'est effondré, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait », raconte Arnaud qui milite à Aides depuis quatre ans et pratique la réduction des risques. « A Aides, on n'est pas les curés de la capote. J'avais recours à d'autres modes de prévention : le traitement post-exposition, le dépistage, la prise de traitement avant un rapport à risques. Je suis dans un univers où je sais qu'il ne faut pas prendre de risques, pourquoi en ai-je pris ? C'est compliqué... » D'autant que le rapport probablement contaminant a échappé à cette panoplie, Arnaud ayant fait confiance à son partenaire. « Il m'a montré un test négatif, je ne peux pas penser qu'il voulait me faire du mal. » Une « amourette » terminée précipitamment. « J'étais vraiment énervé contre ce garçon, je l'ai appelé pour lui dire de se tester et ensuite, je n'ai plus eu de nouvelles. »

Arnaud témoigne de la contradiction vécue par la « génération trithérapie »<sup>(2)</sup>. Selon lui, « le VIH a été dédramatisé. Ça ne me faisait plus peur. On voit que les séropos arrivent à vivre correctement, qu'il y a des gens pour les aider. J'ai pris des risques, ce n'est pas arrivé par hasard. Mais j'étais comme partagé entre la raison qui me disait : “ça peut arriver” et mon inconscient qui me disait le contraire. » La prévention n'est pas en jeu, selon lui : « Il y a une sorte de facilité. On peut vivre toute sa vie avec le VIH. Alors la capote, on sait qu'il faut la mettre, mais qui la met tout le temps ? » Après l'annonce de la séropositivité survient un sentiment de colère, une difficulté à accepter qui le mettent en danger au travail. Diététicien pour une société qui accompagne des personnes en hospitalisation à domicile, il est moins performant, désorganisé. Son patron le convoque. A l'issue de l'entretien, Arnaud prend son courage à deux mains et révèle sa séropositivité. « Tout le monde, mon infectiologue, mon compagnon, mes amis, Sida info service me déconseillaient de le dire, mais ça a été un vrai soulagement. Du jour au lendemain, je n'avais plus d'angoisse avant d'aller au boulot, plus de nausées. » Il bénéficie de l'empathie et de la bienveillance de sa direction qui met à disposition des soignants et patients un soutien psychologique par téléphone. Et cet aveu l'a soulagé, pense-t-il, des premiers effets secondaires de sa trithérapie, qu'il a, en



© MAGALI JOURDAN

bon élève du nouveau paradigme (dépister tôt, traiter tôt pour éradiquer l'épidémie), acceptée rapidement. « Prendre un traitement tôt me permet d'être en charge virale indétectable, ça augmente mes défenses immunitaires et ça protège mon compagnon. » Avec qui il a des rapports protégés, sauf la fellation quand il la pratique. « La personne qui risque le moins aujourd'hui, c'est mon copain, parce qu'il est avec un séropositif en charge virale indétectable. » Amoureux, entouré de ses amis et protégé par son milieu professionnel, Arnaud se sent bien, même si des pensées noires l'assaillent parfois. Il s'est mis en retrait à Aides, « parce que je n'ai plus de légitimité. Ce que j'incarnais pour les personnes que j'ai soutenues n'existe plus ». Il n'a pas encore affronté ses parents, qui ont géré l'annonce de son homosexualité avec plus ou moins de bonheur. « Je ne veux pas faire de mal à ma mère. » Plus tard peut-être, quand « j'aurai sorti la tête de l'eau. J'ai passé la phase de colère. Il faut faire le deuil de la séronégativité. »

Quelle est la solution ? « Je ne sais pas, faire peur aux personnes, ce n'est pas la peine. Et puis il y a la notion qu'on vit mieux avec, le sida d'aujourd'hui n'est pas le même que 25 ans en arrière. Il y avait une sorte de facilité quand j'étais séronég, je me disais “bon... on peut vivre avec toute sa vie”. Après, quand on l'a, on se dit des choses différentes. On a beaucoup de chance d'être à notre époque. On a des préjugés aussi sur les traitements : je prends quatre pilules par jour, pas 40 000, ce n'est pas pire qu'un papy qui a du diabète, du cholestérol, de l'hyperthyroïdie... »

Christelle Destombes

(1) Le prénom a été modifié.

(2) Génération trithérapie, Hervé Latapie, éd. Le Gueuloir, mars 2012.

## COMPORTEMENTS

## POURQUOI TANT DE RISQUES ?

Comment expliquer la persistance – voire l'aggravation – des prises de risques sexuels chez les gays, en dépit de l'histoire de l'épidémie dans ce groupe social ? Certains y voient le signe de l'échec de la prévention, d'autres invitent à en accepter les limites... pour les dépasser, peut-être, autrement. Deux approches que l'on a intérêt à penser ensemble, dans un champ où rien n'est noir ni blanc.



**A**rrivés en décembre, les premiers résultats de l'enquête Presse gays et lesbiennes 2011, n'ont pas de quoi réjouir. Le communiqué de presse qui les accompagne les qualifie même de « très préoccupants ». Recueillis sur un échantillon plus large que les années précédentes, notamment grâce à une passation du questionnaire largement réalisée sur Internet, ils indiquent que si la moitié des répondants gays rapportent un test de dépistage du VIH dans les 12 derniers mois, 14 % déclarent n'en avoir encore jamais effectué au cours de leur vie. Côté prises de risques, 38 % des déclarants en mentionnent au moins une dans les 12 derniers mois avec des partenaires masculins occasionnels de statut VIH inconnu ou différent, contre 33 % en 2004. Enfin, la préva-

lence déclarée du VIH par les gays interrogés est en croissance (17 % contre 14 % en 2004).

### Laisser-aller

Comment expliquer cette recrudescence des prises de risques, malgré l'histoire de l'épidémie et ses ravages chez les homosexuels ? Si certains rappellent que des pratiques sexuelles non protégées ont toujours eu lieu depuis les années 1980, et qu'il est faux de se représenter un âge d'or du tout prévention, le sentiment d'un relâchement général est exprimé par beaucoup d'acteurs de terrain. « J'ai l'impression d'un laisser-aller. Les gays que je croise me disent qu'on leur propose tout le temps des plans sans capote », relate Hervé Latapie, auteur de *Génération trithérapie* et responsable d'une discothèque gay et lesbienne à Paris. « Beaucoup de personnes autour de moi se dépistent tous les deux ou trois ans. Avec le dépistage rapide, on aurait pu penser qu'ils le feraient davantage », renchérit le militant Didier Lestrade. Beaucoup constatent aussi une forte ignorance de bien des jeunes gays, là où prévalait une forme d'expertise de la prévention.

### Responsabilité associative

Echec de la prévention, donc ? « Indéniablement », répond Didier Lestrade. Ce dernier estime que, même si quelques bonnes initiatives perdurent, le milieu de la lutte contre le VIH désinvestit la problématique gay. Durant cette même période, la question du VIH s'affirmait chez les populations originaires d'Afrique subsaharienne. « L'information en provenance des conférences internationales est moins relayée qu'avant, on ne crée plus le buzz sur la prévention, alors même que les outils qui nous arrivent sont enthousiasmants. C'est comme si on en était toujours à craindre de stigmatiser les gays en parlant du sida », déplore-t-il. Et de citer Aides qui s'est battu pour être le référent du dépistage rapide auprès du précédent gouvernement : « Pourquoi ne pas les avoir généralisés en province et promus de façon agressive à coups de pub, de messages sur Facebook ? Les gays prendraient conscience



que ces outils existent, ils en parleraient à leur entourage.» Faute de dynamique, les gays seraient donc moins sur leurs gardes, se laissant aller à croire que le VIH ne consisterait plus tant un problème que cela.

### Invisibilité des séropos

En parallèle, l'image de la maladie a bien sûr changé. «Avant, on ne pouvait pas ne pas savoir et ça faisait vraiment peur. La peur fait effet quand elle est très forte, même si cela ne suffit pas toujours. Mais quand elle n'est pas trop grande, on peut la dénier», explique Serge Hefez, psychologue à ESPAS (Espace social et psychologique d'aide aux personnes touchées par le sida). D'autant que les séropositifs se montrent peu, et qu'on parle même de sérophobie du milieu associatif LGBT (cf. l'article page 20). «Les gays disent en général avoir très peu de personnes séropositives dans leur entourage. Cette forme d'invisibilité donne une image fautive de la maladie», estime Jérôme Garcia, animateur de prévention au Kiosque info sida. Banalisation ? Ce n'est pas si tranché que cela. Au cours d'entretiens menés avec des gays, le sociologue Gabriel Girard a en effet constaté que les plus jeunes avaient au contraire une vision très noire de la maladie, mais qu'ils la considéraient comme éloignée d'eux. Mêmes échos du 190, seul «centre de santé sexuelle» en France. «Beaucoup de gays de 25 ans me citent le film Philadelphia, qui était déjà un peu dépassé au moment de sa sortie en 1993 ! C'est ce qu'on leur a appris au collège, relate le Dr Michel Ohayon, en charge de la structure. Or quand on diffuse une image d'une pathologie complètement en décalage avec la réalité, ça met l'ensemble du discours de prévention en porte à faux.»

### Allers-retours

Michel Ohayon refuse malgré tout de parler d'échec de la prévention, si on met derrière ce terme ce qui permet de changer les comportements. «On a évité une épidémie généralisée et les gays sont sans doute ceux qui incarnent le mieux cette prévention comportementale, souligne-t-il. Mais imaginer que chacun va faire tout le temps à 100% ce qu'il faut, c'est croire aux miracles.» Et de refuser une dichotomie entre «les gentils d'un côté, les méchants de l'autre». «Il y a surtout des gens qui se protègent la plupart du temps, mais parfois pas», note-t-il. Une vision que partage Gabriel Girard. «En prévention, rien n'est linéaire, il peut y avoir des allers-retours, indique-t-il. Un gay peut s'être longtemps protégé, puis prendre des risques dans un moment où il va moins bien.» Dans ces moments-là, les raisons invoquées par les personnes pour expliquer ▶

## INTERVIEW



DR.

### PIERRE BONNY

PSYCHOLOGUE CLINICIEN, IL EST L'AUTEUR D'UNE THÈSE SUR LES PRISES DE RISQUES SEXUELS LIÉS AU VIH/SIDA CHEZ LES HOMOSEXUELS MASCULINS, AVEC LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE DE JACQUES LACAN POUR GRILLE DE LECTURE

## “Des risques pris dans des moments de rupture”

### Pourquoi avoir choisi la grille de lecture lacanienne à l'appréhension des risques sexuels chez les gays ?

Il m'a semblé que les études réalisées sur le sujet étaient toutes faites à partir d'entretiens directifs ou semi-directifs dont la formulation induisait un certain type de réponse et ne laissaient pas la place à une forme d'irrationalité ou de division du sujet. Je me suis demandé ce qu'on obtiendrait en laissant les personnes expliquer sans contrainte – sur le modèle de l'association libre – comment elles vivent leurs prises de risques. Le nombre d'entretiens par personne a varié de 1 à 20.

### Les résultats que vous obtenez mettent-ils en question ce qui avait été obtenu jusqu'alors ?

Disons qu'ils les complètent. Dans un premier entretien, on récolte les motifs habituellement repérés par la sociologie : la liberté individuelle, la volonté de prendre son plaisir là où il est, les fragilités existentielles... Ce n'est pas faux, mais ça ne résume pas la problématique psychique et ça n'explique pas ce qui va amener la personne à poser un acte. J'ai pour ma part repéré deux paramètres contextuels récurrents dans les entretiens : la prise de risque advenait soit après une rupture amoureuse, soit après la perte d'une activité sublimatoire, qu'il s'agisse d'un sport, d'un loisir ou d'un métier dans lequel on s'épanouit. Or ces moments de rupture s'apparentent à des moments dépressifs, vécus comme une perte, où le sujet a l'impression qu'il s'enfoncé et que rien ne viendra le restaurer. La prise de risque introduit un cran d'arrêt par rapport à ce vécu dépressif, car il va y avoir dans les retrouvailles avec le corps brut quelque chose de vivifiant.

### Que faire concrètement de ces constats ?

En associant librement leurs pensées, les gays que j'ai rencontrés ont repéré peu à peu ces paramètres qui les faisaient basculer et dont ils n'avaient pas entièrement conscience. En quelques entretiens, certaines personnes, qui étaient dans un déni total de leurs prises de risques, ont pu différer les rencontres, pour passer moins facilement à l'acte dans ces temps de fragilité. Ce n'était pas leur objectif de départ, mais ces entretiens se sont avérés en partie thérapeutiques en permettant de dépasser les explications superficielles, d'accepter sa propre irrationalité tout en comprenant que ce n'est pas juste une aberration, mais que c'est lié à des pertes vécues comme insupportables, que la rencontre non protégée permettait de masquer. D'où l'importance qu'il existe des espaces de parole sans trop d'effets de suggestion pour que chacun puisse mieux prendre la mesure de son rapport aux prises de risques et éventuellement les limiter. ■

Propos recueillis par Laetitia Darmon



**LES RAISONS INVOQUÉES PAR LES PERSONNES POUR EXPLIQUER LE DÉRAPAGE SONT MULTIPLES : LASSITUDE APRÈS DES ANNÉES DE PRÉVENTION, FORCE DU DÉSIR, ÉTAT AMOUREUX. LES RAPPORTS DE POUVOIR AUSSI, QUI NE PERMETTENT PAS DE NÉGOCIER LE PRÉSERVATIF**

► Le dérapage sont multiples : lassitude après des années de prévention, force du désir, état amoureux... Les rapports de pouvoir aussi, qui ne permettent pas de négocier le préservatif. «*Je pense que ce type de relation est assez présent en milieu gay, bien qu'on en parle peu*», poursuit le sociologue.

**Des espaces "safe"**

Les entretiens qu'il a menés ont par ailleurs fait apparaître une donnée assez récurrente : la recherche d'«*espaces de safer sex*» pour arrêter la prévention. «*Pour les uns, c'était le couple, pour d'autres, des rapports*

*non protégés accompagnés de pratiques de dépistage. Certains séropositifs trouvaient ces espaces en ayant des partenaires se déclarant de même statut sérologique : il s'agissait alors pour eux d'une sécurisation morale : celle de ne pas être jugés*», explique le sociologue. La question de la fellation non protégée est également souvent revenue comme un point non négociable, bien que cette pratique n'aille pas sans poser question aux personnes interviewées. «*C'était vécu comme un compromis*». Aménagements, donc, des pratiques sexuelles pour répondre à ce qui ressortait comme une aspiration à la fusion, au contact de corps à corps, ou comme la marque d'un rapport d'amour.

**"Test and treat"**

Pour Jérôme Garcia et son collègue Youssef Labsaté, accompagner les personnes pour qu'elles parviennent à construire leur propre positionnement face au risque – en se donnant le temps de parler, de prendre du recul, de se poser des questions, en disposant des bonnes informations – constitue l'objet même du travail de prévention. Une façon, sans doute, de voir la prise de risque comme inhérente au rapport à l'autre et à la sexualité, plutôt que comme dérapage, et d'en appeler à la nécessité de mettre en parole cette complexité, pour qu'elle ne reste pas dans le déni, l'impensé. Ils regrettent toutefois un manque de moyens pour assurer ce travail qui demande du temps. «*Les actions ponctuelles comme celles que nous menons peuvent impulser une dynamique, mais elles ne suffisent pas. On n'est pas en capacité aujourd'hui d'assurer pour tous cette réflexion sur le long terme*, regrette Youssef Labsaté. *Les centres de santé sexuelle sont une bonne réponse, mais il n'en existe qu'un en France.*» Michel Ohayon, directeur dudit centre, estime lui aussi qu'on ne peut pas attendre de la «*prévention comportementale*» qu'elle soit autre chose qu'une réduction des risques, qui ne peut garantir qu'un succès partiel : «*Le niveau d'épidémie chez les gays est si élevé dans ce petit groupe social qu'il est impossible d'assurer qui que ce soit qu'il restera séronégatif toute sa vie*», constate-t-il. Sans nier la nécessité de combiner toutes les approches préventives possibles, il voit dans le *test and treat* la possibilité d'aller plus loin. «*Si on mène cette politique active de dépistage et de traitement immédiat, le nombre de nouvelles contaminations arrivera en cinq ans à néant*», avance-t-il. Sans doute avec autant de rapports non protégés, mais aussi, grâce à l'amenuisement de la charge virale au sein de la communauté, moins risques de transmission du virus. ■

Laetitia Darmon

PORTRAIT

Un léger accent laisse deviner son origine américaine. Mais il vit son amour pour la France depuis 30 ans. Pour ce photojournaliste qui a connu Act up à ses débuts, participer à Ipergay\* est un acte militant.

Tom, 57 ans, a commencé sa vie sexuelle un peu avant les débuts du sida à une époque où « tout le monde baisait sans capote ». Dans les années 80, il rencontre son « boyfriend exclusif ». Tous les deux ont su se préserver de la maladie. Dix-huit ans de vie commune et de fidélité. Dix-huit ans de vie amoureuse sans capote. Jusqu'à leur rupture. Pour ensuite vivre avec un autre boyfriend, séropositif, et depuis décédé. Tom doit alors réapprendre à se protéger: « s'adapter au préservatif, c'est pas évident pour moi qui ai longtemps vécu sans ». Ses rencontres, actuellement, se font souvent par Internet. « Une à deux fois par mois », confie-t-il. Tom n'a pas autant de partenaires que d'autres volontaires d'Ipergay qui disent avoir « deux ou trois relations sexuelles par semaine ». Pour lui, c'est simple, pas de relations anales sans préservatif. Mais le problème, c'est la fellation: « Les pédés ne portent souvent pas de capote pour faire une pipe ! » Il sait donc qu'il prend toujours des risques. C'est en regardant une vidéo sur la page Facebook de Yagg.com qu'il décide, en février 2012, de se porter volontaire pour Ipergay. Pour le militant de toujours, participer à cet essai est une évidence, même une fierté: « Je ne fais pas ça uniquement pour moi-même, mais pour tous les autres gays séronégatifs ». Cela l'énerve de penser qu'en France, un gay sur cinq est séropositif et que « dix pédés » sont chaque jour contaminés. « Ipergay est une vraie opportunité face au manque actuel de campagnes de prévention. » Tom est suivi

TOM

## “Ipergay est un pas pour la prévention”



D.R.

par l'équipe du Pr Gilles Pialoux à l'hôpital Tenon à Paris. Il se dit « très bien encadré et informé » sur la prévention, les effets secondaires du Truvada® ou le placebo. Il côtoie régulièrement d'autres volontaires avec lesquels il échange beaucoup. « Ma famille et mon entourage ont fini par comprendre ma démarche après que je leur aie expliqué. » Et à tous ceux qui prennent les volontaires pour « des cobayes exploités », Tom répond ouvertement aux critiques: « Non ! Nous ne sommes pas enfermés dans l'essai et je peux décider d'arrêter demain si je le souhaite ». Il balaie aussi une autre idée reçue: « Aucun volontaire à ma connaissance baise plus souvent sans mettre de capote parce qu'il se sent protégé. Au cours de nos réunions avec les médecins, chacun se rend désormais plus compte des risques pris. De mon côté, j'ai décidé de rencontrer aujourd'hui moins de mecs. » Tom traverse avec sérénité la tempête qui agite Ipergay depuis plusieurs mois (voir ci-dessous). « Comme tous les volontaires, je suis vraiment convaincu qu'il faut

continuer l'essai jusqu'au bout tel qu'il est. Si on l'arrête maintenant ou bien si on nous demande de prendre du Truvada® tous les jours, on n'aura jamais d'autre opportunité de voir si cette idée de traitement intermittent marche ou pas ». Et d'insister: « Avec 7000 nouvelles contaminations chaque année en France, il faut agir ! Alors, Ipergay, c'est pas la solution miracle mais c'est un pas vers d'autres solutions, comme des centres de santé sexuelle prenant en charge globalement tous les gays séronégatifs. »

■ Olivier Donnars

\* Traitement antirétroviral « à la demande » en prophylaxie pré-exposition de l'infection par le VIH.

## Ipergay continue malgré la tourmente

Cet automne, Ipergay a bien failli vivre ses derniers jours. Alors qu'Act up et le Sneg y étaient opposés, Warning et la majorité des autres associations du comité associatif d'Ipergay ont demandé à modifier l'essai sans attendre. Leurs revendications ? Donner dans Ipergay le Tru-

vada® en continu et supprimer le bras placebo, prenant exemple sur les Etats-Unis qui ont autorisé le Truvada® en PrEP (prophylaxie pré-exposition) continue. Mais l'ANRS a décidé de poursuivre l'essai en l'état. La page Ipergay n'est donc pas encore tournée.

## MARIAGE POUR TOUS

# QUAND LE PIRE PEUT SCELLER LE MEILLEUR

Aurait-on envisagé le mariage pour tous si trente ans plus tôt un virus mortel n'avait pas décimé nombre de couples homosexuels, révélant ainsi leur existence ? Au-delà des orientations politiques ou sexuelles, l'union divise... mais rassemble aussi, ceux qui n'oublient pas que la lutte contre le sida a ouvert celle des droits.

**Q**uelle drôle d'histoire. Hier, les homosexuels mouraient en masse victimes du « cancer gay » ou de la « peste rose » ; demain, ils pourraient convoler en justes noces. Y a-t-il une relation de cause à effet ? Pour Noël Mamère, élu vert qui fut le premier à braver l'interdit en célébrant un mariage gay dans sa mairie de Bègles en juin 2004, c'est une évidence : « Avant le sida, l'homosexualité semblait tenir à distance la revendication du mariage. Après la pandémie, la question du couple homosexuel s'impose, portée par l'exigence de reconnaissance des amours homosexuelles. » <sup>(1)</sup>

## Un Pacs en avant...

De sa voix éraillée, le regretté Bruno-Pascal Chevalier, président du Patchwork des noms (voir encadré page 32), évoquait récemment des situations déchirantes, à commencer par la sienne. En 1999, son ami séropositif, Gérard, meurt. « A la minute où il n'était plus, je n'étais plus rien non plus. Etranger pour l'hôpital, ma belle-famille, la banque qui a bloqué notre compte commun... J'ai été dépossédé de seize ans de vie commune. » Combien d'histoires semblables de conjoints rejetés, évincés de l'enterrement ou de l'héritage faute de protection juridique, de considération sociale ? Quelques mois après la mort de Gérard, la loi sur le Pacs est votée.

« C'était l'aboutissement de vingt ans de lutte. Nous étions entrés dans les années 1990, dans l'ère de la tolérance, que l'épidémie de sida a nourrie de compassion solidaire », poursuit Noël Mamère. Si le Pacte civil de solidarité permet d'organiser la vie commune de deux personnes de même sexe, il demeure sans effet, contrairement au mariage, sur la filiation, l'autorité parentale, la succession ou la possibilité de toucher la pension de réversion en cas de décès du partenaire. Il autorise cependant les dérapages... Rebaptisé par ses détracteurs « Pacte d'agression contre la société », il devient même « Pratique de la contamination sidaïque » pour le sénateur RPR Emmanuel Hamel, mort depuis... Avec le mariage pour tous, l'histoire se répète. Politi-

ques et religieux font des amalgames avec la polygamie, la pédophilie ou l'inceste ! Le journal *Minute* ironise : « Bientôt, ils vont pouvoir s'enfiler... la bague au doigt » ou affole : « Sida : malgré les risques, ils vont vous donner leur sang ». La véritable raison est homophobe et sérophobe. « Les homos sont responsables du sida, en plus ils veulent des droits ? Assumez vos choix ! », rapportait Bruno-Pascal, interpellé lors d'un débat.

## « Une consécration de l'amour »

Pour Jean-Luc Romero, président-fondateur d'Elus locaux contre le sida (ELCS), l'idée du mariage a cheminé à l'instar de son changement de bord politique, d'ex-UMP à apparenté PS.\* « Quand je suis arrivé à Paris en 1981, on venait de retirer l'homosexualité des maladies mentales ! On avait été contrôlés, stigmatisés, je pensais à m'affirmer en tant qu'homosexuel, pas à copier le mariage bourgeois. C'est la bataille du sida qui m'a donné la vraie conscience de la nécessité de se battre pour l'égalité des droits. Moi aussi, j'ai envie de me marier avec la personne que j'aime ! Avec Christophe, nous sommes ensemble depuis plus de cinq ans. C'est une sécurité pour lui s'il m'arrive quelque chose, c'est la seule personne qui devra décider à ma place. Le mariage serait une consécration de l'amour homosexuel par la République. »

\* A lire, *HomoPoliticus* de Jean-Luc Romero, nouvelle version, éditions La cerisaie.



Un symbole : Jean-Luc Romero avec son ami Christophe lors du flash mob « Le baiser de l'hôtel de ville », novembre 2012.

© SOPHIA AMMAD

(1) Extrait d'un texte de Noël Mamère paru dans *Charlie hebdo* : les 1000 unes (1992-2011), éditions Les échappés.

(2) Site Internet du Nouvel observateur, 5 nov. 2012.

(3) Corinne Bouchoux (EELV), Roger Karoutchi, Franck Riester (UMP)

(5) Afrique du Sud, Argentine, Belgique, Canada, Danemark, Espagne, Islande, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et dans certains états américains et mexicains.



Petite leçon d'histoire. «*Pourquoi la communauté gay aurait-elle inventé toutes ces formes de soutien si quoi que ce soit avait été prévu pour nous ? Si nous avions pu vivre – et donc mourir – comme les autres ? Les associations de lutte contre le sida se sont battues pour que la législation change, pour offrir un cadre juridique à ces couples*», rappelle Bruno Spire dans une tribune au *Nouvel obs*<sup>(2)</sup>. Act up enfonce le clou : «*Peut-on accepter qu'une catégorie de personnes ne bénéficie pas des mêmes droits du seul fait de son orientation sexuelle ? C'est la définition même de la discrimination.*» Une situation que renforce la séropositivité, déplorait Bruno-Pascal. «*Homo séropo, je veux protéger mon bonheur au même titre qu'un hétéro séropo, avoir les mêmes droits en cas de malheur. N'ajoutons pas de l'injustice à l'injustice.*»

### Le mariage du siècle ?

Le 7 novembre dernier, les militants ont remporté une première bataille lorsque le projet de loi a été validé en Conseil des ministres, mais rien n'est joué avant son vote fin janvier. «*Si la moitié des Français est favorable au mariage gay, le Parlement reste hétéroland. Nous ne sommes que trois parlementaires sur 900 à avoir évoqué notre homosexualité*», indique Corinne Bouchoux, sénatrice d'EELV<sup>(3)</sup>. «*Le sida conforte le rejet de l'homosexualité qu'on ne veut pas associer au mot mariage, trop positif. Cet effroi sanitaire doit être conjuré par une victoire politique.*» Premier élu à avoir assumé son homosexualité, Philippe Meynard, maire de Barsac (UDI) est favorable au mariage et à l'adoption. «*On accepte davantage ce qui est visible. Je ne pense pas me marier, mais on doit laisser le choix à ceux qui veulent plus de protection sociale.*» Une démocratie moderne ne doit-elle pas protéger ses citoyens face aux risques de la vie ? «*Ne serait-ce qu'en hommage à toutes celles et ceux qui ont dû affronter à la fois le deuil et la dépossession de celui-ci, nous continuerons inlassablement à militer pour l'égalité des droits*», conclut Bruno Spire.

Plus que le mariage, c'est l'homoparentalité qui dérange, bien qu'elle existe. Depuis deux ans, Bruno-Pascal vivait avec un homme, père d'un fils de 16 ans. «*Le mariage est indispensable en cas d'héritage. Mon ami n'est pas contre. On verra!*», déclarait-il quelques jours avant son décès... Une minorité doit-elle faire plier la majorité ? Pour Pierre Vivarès, jeune prêtre de la paroisse parisienne Notre-Dame-de-l'Arche d'Alliance, qui a perdu son frère du sida, l'institution mariage doit conserver son acception vieille de trois siècles. «*Cette revendication LGBT s'enracine dans la blessure vécue par les personnes séropositives ostracisées, mais cela est sans fin : les homosexuels n'en finiront jamais de revendiquer* ▶

## TROIS QUESTIONS À

### BERTRAND DELANOË

DEPUIS SON *COMING OUT*, LE MAIRE DE PARIS PARLE PEU DES SUJETS LIÉS À L'HOMOSEXUALITÉ. IL A CEPENDANT ACCEPTÉ DE LIVRER PAR COURRIEL SES RÉPONSES AU *JOURNAL DU SIDA*.



© HENRI GARAT

## “Une nouvelle étape pour l'égalité”

### Depuis trente ans, on n'a jamais parlé autant d'homosexualité or l'homophobie persiste...

En France, les homosexuels sont encore les cibles d'attaques allant de l'insulte à l'agression physique, il y a de nombreux suicides chez les jeunes. Le gouvernement a élaboré un plan de lutte contre l'homophobie dont la nécessité est aussi démontrée par la tournure que prend le débat sur le mariage pour tous. On pourrait attendre des autorités religieuses et des responsables politiques qu'ils apaisent les esprits. Au lieu de ça, certains croient bon de souffler sur les braises.

### Le mariage gay offrirait-il plus de « respectabilité », notamment aux couples séropositifs ?

Je ne parlerais pas de mariage gay, mais bien de mariage pour tous, puisqu'il s'agit d'étendre, sans les changer, les dispositions du mariage. Les couples homosexuels n'aspirent pas à la « respectabilité », mais à l'égalité. Le Pacs a constitué un progrès important. La célébration du premier mariage entre deux personnes du même sexe permettra de franchir une nouvelle étape pour tous les couples.

### Votre famille politique recule sur la procréation... Etes-vous déçu ? Envisagez-vous de vous marier, d'avoir des enfants ?

Le fait que la loi n'inclut pas le droit à la PMA\* pour les femmes homosexuelles ne veut pas dire que les socialistes y ont renoncé. J'y suis favorable et le débat parlementaire doit permettre de faire évoluer le texte dans un esprit d'ouverture et de responsabilité. Mon sort personnel n'est pas très important et je continue de revendiquer, comme en 1998 lorsque j'ai révélé publiquement mon homosexualité, un certain « droit à l'indifférence ».

Propos recueillis par D.T.

\* Procréation médicalement assistée : le PS y est favorable depuis 2011, mais le gouvernement Ayrault semble vouloir voter une loi à minima sur le mariage pour tous n'incluant pas la PMA.

► *le droit à être les mêmes parce qu'ils sentent qu'ils sont différents. A-t-on vraiment besoin du regard de la société pour être heureux ?*» Virginie Despentes, de lui répondre: «*Pourquoi tant de souplesse morale quand ce sont les hétéros qui se torchent le cul avec le serment du mariage et cette rigidité indignée quand il s'agit des homos ? Dans l'état où on trouve le mariage, ce qui*

*est exceptionnel, c'est qu'on accepte de s'en servir.*» Histoire de mots. Si le mariage est «gay», il devient une catégorie, s'il est «pour tous», il ne désigne personne. Pourquoi ne pas simplement dire «mariage»? La France serait alors le 12<sup>e</sup> pays au monde<sup>(5)</sup> à voir la vie en rose. ■

Dominique Thiéry

## HISTOIRE

# UNE MÉMOIRE POUR L'AVENIR

**Une génération a succombé au sida. Une autre vit avec les trithérapies. Trente ans après le début de l'épidémie, le moment est venu de conserver la mémoire, pour écrire une histoire collective et peut-être passer le témoin aux nouvelles générations.**

**L**e 29 novembre, deux documentaires sur l'histoire du sida étaient projetés à Paris. L'un, *United in Anger: A History of Act Up*<sup>(1)</sup>, relate la création et la vie de l'association à New York; l'autre, *We Were Here*<sup>(2)</sup>, la réponse à l'épidémie de sida à San Francisco. La France est-elle incapable de dresser le bilan de sa propre histoire, de la réponse associative et/ou individuelle? Sommes-nous dans un «grand trou de mémoire», comme l'écrivent Philippe Artières et Janine Pierret, en préface de *Mémoires du sida*<sup>(3)</sup>, un témoignage collectif à partir d'écrits de personnes malades? Les associations ont-elles perdu les archives,

photos, vidéos, articles de presse qui permettraient de nourrir le travail d'un documentariste pour montrer la spécificité française de la lutte?

Poser la question est déjà faire preuve d'amnésie partielle. Oublier l'existence, certes discrète, du fonds Sida mémoires<sup>(4)</sup> créé en 1999 à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Imec), avec l'ambition «*d'organiser la collecte d'archives privées des personnes atteintes par le VIH, vivantes ou décédées, connues ou inconnues*», de recueillir une «*histoire populaire du sida*», selon les mots de Philippe Artières, directeur de recherches au CNRS. L'Imec accueille également le fonds Michaël Pollak – un des premiers sociologues à avoir réalisé dès 1985 des entretiens avec des homosexuels – mais «*personne ne vient consulter*, déplore Philippe Artières. *Le fonds Sida mémoires a une vocation essentiellement conservatoire, les gens y déposent ce qu'ils veulent, nous respectons leurs volontés. Contrairement à d'autres circonstances mémorielles, la transmission en matière de sida est complexe: les familles ont rarement conservé des choses. Et pour les usagers de drogue, c'est le silence*»...

D'où le sentiment assez partagé d'une mémoire qui se perd, dispersée, peu accessible. Certes, il existe également le fonds Genre et sexualité, à la bibliothèque de la Part-Dieu à Lyon, auquel Michel Chomarar a déposé ses archives (associatives, correspondances, recueils, articles de presse, documents audio et vidéo), qui documentent notamment les luttes et expériences gay et lesbiennes au cours des années sida<sup>(5)</sup>. Mais reste un sentiment de manque, un trou à combler...

## Aides au front

C'est une des raisons pour laquelle Aides s'est lancé dans un ambitieux projet Histoire de la lutte contre le



© DOMINIQUE THIÉRY

### Bruno-Pascal Chevalier, une voix brisée

Sa voix cassée inimitable était celle des oubliés morts du sida, des exclus du système de santé militant «ensemble pour une santé solidaire». Séropositif depuis 1986, il avait fait une grève de soins en 2008 durant neuf mois pour protester contre les franchises médicales. Mort brutalement le 17 décembre dernier à 49 ans, alors qu'il manifestait encore la veille pour le mariage pour tous, le président du Patchwork des noms vient d'écrire le sien dans notre mémoire. Avec un message: «*On ne peut construire l'avenir qu'en s'appuyant sur l'histoire.*» ■ D.T.

sida, mémoires de Aides dont la réalisation dépendra de sa capacité à obtenir des financements. A l'origine, selon Olivier Denoue, son directeur général, l'électrochoc ressenti après la mort, début 2010, de militants historiques (Jean Le Bitoux) parfois membres du conseil d'administration (Christiane Marty-Double...). Et une interrogation avec le turn-over des militants quant à la mémoire interne. Trente ans après le début de l'épidémie, presque autant après la création de Aides (1984), « le souci de perdre les militants des premières heures s'est couplé à l'idée que Aides était assez légitime pour réfléchir à une lecture de l'histoire de la lutte contre le sida ». La réflexion sur le projet a été confiée à Bernard Wallon<sup>(6)</sup>, qui a été secrétaire général de la mission du Centenaire de la loi de 1901. Il a rédigé une note pour le CA de Aides détaillant les grands axes que pourrait prendre ce projet. Il s'est entouré d'un conseil scientifique réunissant des compétences diverses, parmi lesquelles Evelyne Van den Neste (Service

contre le sida, et plus particulièrement de Aides. Comme il n'y a pas de recherche sans archives, il est prévu également de redynamiser la relation de Aides aux Archives nationales. L'association est l'une des rares à avoir scrupuleusement déposé depuis une quinzaine d'années à l'institution. « Nous détenons des écrits qu'il ne faut pas perdre et qui peuvent intéresser les chercheurs: les débats en conseils d'administration, l'histoire autour de la création de Sidaction, explique Olivier Denoue. Toute une vision de la lutte par le prisme de Aides, certes, mais qu'il faut préserver. » Pour mieux les valoriser, l'association clarifie ses relations avec les Archives nationales et réfléchit à sceller des accords avec l'Ina, la BNF pour pouvoir numériser, conserver et exploiter ses archives.

### Publier

Second axe, une politique éditoriale pour encourager la publication d'ouvrages. Un livre d'entretiens avec Daniel Defert est en préparation au Seuil, écrit par Philippe Artières et Eric Favereau de *Libération*. Pas un livre sur Aides, donc, mais sur Daniel Defert, son parcours militant qui l'a amené à créer Aides, entre autres... Pour Olivier Denoue, « ce n'est pas Aides qui a la main. Nous mettons les archives à disposition, mais c'est aux porteurs de projets de les mener à leur terme. » En revanche, Aides s'investit un peu plus en la personne de Michel Bourrelly dans un « fonds pour la mémoire », dont l'ambition est « parallèle au mémorial sur la Shoah de Spielberg<sup>(8)</sup> : témoigner de la douleur, de la difficulté et la réalité de cette épidémie VIH depuis le début ». Des entretiens vidéo des figures françaises de la lutte contre le sida, mais aussi d'anonymes affectés ou infectés, sont en projet, mais seuls une vingtaine ont été réalisés sur un objectif de 4000. Michel Bourrelly, qui a organisé la diffusion à Paris de *We Were Here*, déplore l'absence de mécènes en France : « C'est compliqué de faire financer la moindre chose en ces temps de crise. De plus, l'époque préfère rire, se distraire, ne pas parler de ce qui fait souffrir... »

Les modalités de financement des associations sont effectivement en train d'évoluer, d'où l'attention forte portée par Bernard Wallon à « inventer une gestion différente ». Il a d'ores et déjà obtenu une bourse de la Fondation du Crédit coopératif pour une étude de faisabilité d'un centre de ressources, aux contours encore en élaboration, qui ne serait ni un mémorial, ni un lieu de collecte ou de conservation, mais selon B. Wallon « un lieu destiné à diffuser la connaissance de l'impact sociétal des luttes et des mobilisations, les mettre en perspective pour les enjeux à venir ».

Christelle Destombes

## L'ASSOCIATION AIDES EST L'UNE DES RARES À AVOIR SCRUPULEUSEMENT DÉPOSÉ AUX ARCHIVES NATIONALES DEPUIS UNE QUINZAINE D'ANNÉES

des archives de la présidence de la République), Olivier Abel (professeur de philosophie et animateur du Fonds Ricœur), Yannick Blanc, préfet du Vaucluse et président de la Fonda ou encore Philippe Artières. L'objectif de Bernard Wallon, qui n'est pas membre de Aides, est d'élargir le propos : « Il faut éviter un méli mélo histoire-mémoire et la querelle de mémoires. Aides peut s'investir, mais il ne peut pas s'agir uniquement de la mémoire de Aides, ni de son histoire, mais de voir comment la lutte contre le sida a permis de faire bouger les formes et les contenus de mobilisation sociale. »

### Archiver

A cet égard, un des axes du projet, lié à la recherche, est en bonne voie. Grâce au programme Picri (Partenariat institutions-citoyens pour la recherche et l'innovation), Aides a obtenu le financement d'un projet de recherche post doctorat sur le patient expert<sup>(7)</sup>. En lien avec l'Institut Droit et Santé de Paris V, une chercheuse travaille sur l'organisation d'un colloque sur le sujet, qui devrait se tenir en 2014. Dotée de 100 000 euros (destinés au laboratoire de recherche), cette bourse participe de la constitution d'un corpus sur l'apport des associations de lutte

(1) [www.unitedinanger.com](http://www.unitedinanger.com)

(2) [www.wereherefilm.com](http://www.wereherefilm.com)

(3) *Mémoires du sida, récit des personnes atteintes, France, 1981-2012*, Philippe Artières et Jeanine Pierret, éd. Bayard, oct. 2012.

(4) cf. JDS n° 221 et Sida Mémoires sur [www.imec-archives.com](http://www.imec-archives.com)

(5) [www.bm-lyon.fr](http://www.bm-lyon.fr), Le point G, centre de ressources sur le genre.

(6) Bernard Wallon est l'ancien directeur du service social d'aide aux migrants et ancien directeur de la communication à la Ligue des droits de l'homme.

(7) [www.iledefrance.fr/recherche-innovation](http://www.iledefrance.fr/recherche-innovation), rechercher « Le patient expert » (12/01/2011).

(8) United States Holocaust Memorial Museum, [www.ushmm.org](http://www.ushmm.org)

## PORTRAIT

JEAN-YVES

**“Ce qui est difficile, c’est la non-mort”**

Jean-Yves reçoit dans son spacieux appartement du 10<sup>e</sup> arrondissement de Paris, orné de tableaux et de meubles design. Il a cinquante et un ans, dont vingt-trois de compagnonnage avec le VIH. Peut-être plus. Sa séropositivité lui a été confirmée en 1989 lors d'une intervention chirurgicale. Pas une « grande joie », ironise-t-il, pas non plus une surprise : « Ça explosait tellement qu'il y avait peu de raisons que je passe au travers. Mes amis qui faisaient le test se révélaient presque tous séropos. Dès 1992, j'en avais perdu un certain nombre. Et j'ai accompagné mon oncle, contaminé, dans sa dernière année. C'était injuste et monstrueux, mais à l'époque, il n'y avait pas d'autre issue que la mort. » Jean-Yves vit alors sur un mode

**LA MALADIE, EN RÉALITÉ, CE N'EST PAS DIFFICILE. À QUARANTE ANS, J'AVAIS LARGEMENT DÉPASSÉ LE DÉLAI QUE JE M'ÉTAIS IMPARTI. IL A FALLU TOUT REPENSER : ÉVENTUELLEMENT UN VIEILLISSEMENT, POUVOIR SOUFFRIR D'AUTRE CHOSE, ENVISAGER UNE VIE DE COUPLE DANS LA DURÉE...**

éphémère : entouré d'une famille qui accepte facilement son homosexualité, il privilégie le désir. « Je n'ai jamais eu d'ambition professionnelle, à quinze ans, je voulais être rentier... Faire ce dont j'avais envie me paraissait indispensable, sans prendre en compte l'aspect financier. La maladie simplifie les choix : rien ne s'inscrit dans la durée, c'est facile de dire : j'arrête ça, j'essaie autre chose ».

En revanche, ce qui a changé, c'est l'adoption d'une attitude résolument préventive. « J'ai commencé à me protéger pour ne pas contaminer les autres. C'était clair, simple et précis : on se protégeait ou il n'y avait pas de rapport. » Prof d'anglais à Saint-Denis, il devient l'assistant d'un de ses amis qui crée sa propre société avant de subir les effets secondaires

de son traitement. « Pendant cinq-six ans, je n'avais pas de symptômes, je n'ai rien pris. Puis, j'ai été sous monothérapie à l'AZT, ensuite sous bithérapie. A partir de ce moment, j'ai été malade : asthénie, mal au ventre... » « Out » le matin, il passe en mi-temps thérapeutique avant d'embrasser une carrière de traducteur free-lance qui lui permet de travailler à la maison. « Soyons clair, je ne ramène pas l'essentiel des revenus ! »

« Les effets secondaires ne me donnaient pas envie de passer à la trithérapie, mais j'ai fini par l'accepter. On a mis un temps fou à trouver la troisième molécule, efficace sans me rendre malade. » Sous quadrithérapie, il prend 15 kilos avant de se rebeller et de passer en médecine de ville, pour revenir à la trithérapie. « Avoir mal au ventre, OK, mais devenir difforme... ». Élégant, apprenant à gérer ses soucis de santé et son cholestérol (autre effet secondaire), il est suivi pour un cancer anal soigné par radiothérapie. « Ça va, tout va bien. La maladie, en réalité, ce n'est pas difficile. Ce qui l'est, c'est la non-mort. A quarante ans, j'avais largement dépassé le délai que je m'étais imparté. Il a fallu tout repenser : éventuellement un vieillissement, pouvoir souffrir d'autre chose, envisager une vie de couple dans la durée et non dans la perspective de disparaître, dans un appart commun, ce n'est pas l'idéal pour mon compagnon. »

Jean-Yves a prévu de « disparaître » par ses propres moyens quand il dépérira trop... En dépit d'une attitude non-militante et d'un éloignement du milieu dû à la stabilité de son couple (depuis 21 ans), il est moins affirmatif en matière de prévention qu'il a pu l'être. « J'ai vécu pendant dix ans le plaisir de l'amour sans préservatifs. Si je n'approuve pas certains comportements, je peux les comprendre. Aujourd'hui, j'entends dire que les séropos asymptomatiques, sous traitement régulier, pourraient avoir des rapports non protégés. L'idée est séduisante mais le pas difficile à franchir... » Sa libido ne lui impose plus grand-chose, de toutes façons. Mais les jeunes ? « Les associations sont trop manichéennes : il y a les bons et les méchants, ceux qui mettent une capote et les autres. Je suis bien placé pour savoir que le danger est réel, mais ce n'est pas en jetant des anathèmes qu'on règle le problème. Plutôt que prôner la protection tout le temps, il faudrait expliquer pourquoi se protéger, voire proposer des stages à l'hôpital pour voir ce que c'est que de vivre avec des médicaments. »

Christelle Destombes